

Sauveur, et qu'on réfléchit à ces paroles, on ne peut pas ne pas y voir l'expression d'une douleur longtemps comprimée, mais finissant par éclater dans un reproche plein d'amertume. Certes, ce reproche était bien mérité ; il trouve sa justification dans vos paroles mêmes : *Tanto tempore vobiscum sum !* Il y avait trois ans que vous viviez en la société, de vos apôtres, que vous les aviez admis dans votre intimité, initiés aux secrets de votre Cœur ; vous vous étiez manifesté à eux dans la plénitude de votre sainteté, mettant sous leurs yeux l'exemple permanent de toutes les vertus ; leur parlant de votre Père, leur enseignant à le prier, à le servir ; vous les aviez instruits et formés à leur mission de précurseurs de l'Évangile.

Et pourtant, malgré cela, vous leur reprochiez de ne vous point encore connaître : *Et non cognovistis me !* d'être toujours grossiers et ignorants, terrestres et ambitieux ; de ne rien comprendre à cette doctrine divine que vous étiez venu enseigner au monde et que vous leur vouliez voir prêcher après vous ; de n'avoir pas saisi les délicatesses de votre amour, vos droits sacrés à leur reconnaissance et à leur dévouement, et *non cognovistis me !*

O Prêtres ! ce reproché de Jésus, ne le méritons-nous pas ? Il y a si longtemps qu'il se montre bon pour nous, prévenant, libéral, prodigue de ses grâces ! Il y a si longtemps qu'il descend chaque matin entre nos mains à l'autel, et de nos mains dans nos coeurs ! Il y a si longtemps qu'il se propose à notre étude et met sous nos yeux, comme sous les yeux de ses apôtres, ses exemples de patience, de douceur, d'humilité, de dévouement absolu..... *Tanto tempore vobiscum sum !*

Et nous ne le connaissons pas ! Nous n'avons pas encore compris ce qu'est Jésus, ce qu'il vaut, ce qu'il mérite, ce qu'il réclame ! Nous n'avons pas encore compris les délicatesses de son Cœur et ce que son amour est en droit d'attendre du nôtre ! Nous n'avons pas encore compris l'obligation qui nous incombe de reproduire ses exemples, de vivre de sa vie, d'être d'autres lui-même. *Et non cognovistis me !*

Hélas ! ô Jésus ! il n'est que trop vrai, je vous ignore ! Vous êtes encore pour moi un inconnu ! De là vient que je suis à votre égard si indifférent et si lâche ; si peu délicat et empêtré, si peu zélé pour procurer votre gloire et le bien des âmes.

Je ne vous connais pas, parce que je ne prends pas la peine de vous étudier, que je me montre négligent à faire oraison, à venir auprès de votre tabernacle, à vous considérer en moi après l'auguste Sacrifice. Je suis trop appliqué aux choses du dehors ; mon esprit, trop superficiel, trop distrait, n'est pas assez préoccupé des choses du dedans, pas assez recueilli ni assez réfléchi. La légèreté, la dissipation, les pensées mondaines l'empêchent de se fixer sur vous, de pénétrer le secret de vos grandeurs et de vos amabilités infinies, de comprendre enfin qui vous êtes et ce que vous méritez.

Ne vous connaissant pas, ô Jésus, est-il étonnant que je ne sache pas vous faire connaître aux âmes ; que ma prédication soit stérile, que mes paroles n'instruisent pas, ne portent pas les âmes à vous aimer davantage et à vous servir plus fidèlement ? Ah ! si elles sont ignorantes ou vous connaissent si peu, n'est-ce pas ma faute ? Car enfin on ne donne que ce qu'on a, et dès lors que je vous connais si peu moi-même, n'est-ce pas mon ignorance qui est en partie cause de la leur ?